PRESSES
UNIVERSITAIRES
DE FRANCE

Danilo Martuccelli

Décalages

« SOCIOLOGIE D'AUJOURD'HUI »

Aebischer V. *La femme et le langage*
Affergan F. *Exotisme et altérité*
Akoun A. *La communication démocratique et son destin*
Akoun A. *L'illusion sociale*
Audibert A. *Le matriarcat breton*
Bajoit G., Franssen A. *Les jeunes dans la compétition culturelle*
Barrau A. *Mort à jouer, mort à déjouer*
Beauchard J. *La puissance des foules*
Berque J. *Les structures sociales du Haut-Atlas* (2e éd.)
Berthelot J.-M. *L'intelligence du social*
Birnbaum P. *Dimensions du pouvoir*
Boserup E. *La femme face au développement économique*
Bouvier P. *Le travail au quotidien*
Bruant G. *Anthropologie du geste sportif*
Chebel M. *Le corps dans la tradition au Maghreb*
Chebel M. *L'imaginaire arabo-musulman*
Cicourel A. V. *La sociologie cognitive*
Couchard F. *Le fantasme de séduction dans la culture musulmane*
Dumont F. *L'anthropologie en l'absence de l'homme*
Duvignaud J. *La genèse des passions dans la vie sociale*
Duvignaud J. *Les ombres collectives. Sociologie du théâtre* (2e éd.)
Enriquez E. *L'organisation en analyse*
Evans-Pritchard E. E. *Les anthropologues face à l'histoire et à la religion*
Fernández Carrera G. *La photographie. Le néant*
Forsé M. *L'ordre improbable. Entropie et processus sociaux*
Fresnault-Deruelle P. *L'éloquence des images*
Geertz C. *Savoir local, savoir global*
Girod R. *Inégalité, inégalités*
Goldwater R. *Le primitivisme dans l'art moderne*
Gras A. *Grandeur et dépendance*
Guédez A. *Compagnonnage et apprentissage*
Jodelet D. (sous la direction de). *Les représentations sociales* (4e éd.)
Jodelet D. *Folies et représentations sociales* (2e éd.)
Juffé M. *Les fondements du lien social*
Kettler D., Meja V., Stehr N. *Karl Mannheim*

2164783

N.C.

DÉCALAGES

8°R
118339

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
R.F.
PARIS

SOCIOLOGIE D'AUJOURD'HUI
COLLECTION DIRIGÉE PAR GEORGES BALANDIER

DÉCALAGES

DANILO MARTUCCELLI



PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

DL 15 11 1995 35524

A Mireille et Maik

Remerciements

Ce livre a bénéficié de divers soutiens. Les chapitres sur les enseignants du supérieur et celui sur le racisme sont débiteurs des recherches menées sous la direction de François Dubet et de Michel Wieviorka. Le chapitre consacré au populisme est issu d'une recherche menée en collaboration avec Maristella Svampa. Sans ses encouragements et ses critiques, ce livre n'aurait jamais vu le jour.

Georges Balandier, Anne Barrère, François Dubet, Didier Lapeyronnie, Nicolas Sembel, Maristella Svampa et Michel Wieviorka ont lu tout ou partie des premières versions de ce texte : j'ai toujours tenu le plus grand compte de leurs remarques.

Nathalie Malguid a relu une toute première version du manuscrit, m'aidant à l'expurger des « intrusions » hispaniques. Anne Barrère s'est chargée de mettre en forme la version finale : je dois avouer que la structure définitive du texte lui doit beaucoup.

Le traitement informatique des versions successives a été assuré, au CADIS, par Mireille Coustance. Qu'elle soit remerciée du soin qu'elle a apporté au manuscrit.

ISBN 2 13 047158 7

Dépôt légal — 1re édition : 1995, octobre

© Presses Universitaires de France, 1995
108, boulevard Saint-Germain, 75006 Paris

Sommaire

INTRODUCTION, 9

PREMIÈRE PARTIE

DÉRAPAGE

CHAPITRE 1. — **La conspiration de l'Amour,** 21

1. Les deux niveaux de l'expérience amoureuse, 24
2. Quelques constantes du récit amoureux, 28
   2.1. Amour et temps, 31
   2.2. Amour et altérité, 34
   2.3. Amour et individualisme, 38
   2.4. Amour et fusion, 41
3. Malaise dans l'Amour, 45

CHAPITRE 2. — **Le dérapage révolutionnaire,** 59

1. Qu'est-ce que la révolution ?, 62
2. L'équilibre symbolique des révolutions bourgeoises, 65
3. Le révolutionnaire, 71
4. Scission et épuisement de la révolution, 78
5. L'égarement du guérillero, 83

DEUXIÈME PARTIE

DÉLIMITATION

CHAPITRE 3. — **Le lien pédagogique à l'Université,** 101

1. Le lien pédagogique dans l'enseignement primaire et secondaire, 105
   1.1. Le primaire, 106
   1.2. Le secondaire, 107

2. L'ébranlement du modèle du rapport éducatif, 110
2.1. Un modèle prescriptif, 111
2.2. Les deux grandes sources de la crise, 112
3. Les étudiants vus par les enseignants, 115
3.1. Prolétarisation et isolement, 116
3.2. L'examen ou l'instrumentalisme étudiant, 118
3.3. La passivité, 121
4. Les conduites des enseignants, 123
5. Les deux modes de résolution imaginaire, 127
5.1. La nostalgie, 127
5.2. La solution affective, 129
6. Vers une redéfinition du métier d'enseignant ?, 131

CHAPITRE 4. — **Portrait d'une gauche fragmentée,** 135

1. Qu'est-ce que la gauche ?, 136
2. La gauche « classique » : opposition et gouvernement, 139
3. Le grand chambardement, 144
3.1. La fin du sujet historique, 144
3.2. L'épuisement de l'idée de progrès, 146
3.3. Le renversement de l'espoir révolutionnaire, 147
3.4. La crise du projet de la gauche, 148
4. Les quatre gauches, 152
5. Y a-t-il encore un principe pratique d'unité ?, 160
6. La gauche intemporelle, 163

TROISIÈME PARTIE

DÉPENDANCE

CHAPITRE 5. — **Racisme et démocratie,** 173

1. Le modèle prescriptif du lien démocratique, 175
2. Qu'est-ce que le discours raciste ?, 182
3. Deux figures du racisme, 192
3.1. Le dépassement de soi, 192
3.2. Le ressentiment, 194

CHAPITRE 6. — **Le triangle populiste,** 203

1. Le populisme : interprétations dominantes, 204
1.1. Les explications sociostructurelles du populisme, 204
1.2. Les interprétations idéologiques, 208

2. Deux faux-semblants du populisme politique, 212
3. L'unité politique du populisme, 215
4. Le style populiste, 217
5. La légitimité duale du populisme, 222
6. Les moments du populisme, 226
7. Les risques du populisme, 231
8. Populisme, démocratie et lien social, 235

CONCLUSION, 239

1. L'expérience moderne : la distance de l'objectif et du subjectif, 240
2. Trois figures de la modernité, 245
   2.1. L'Etranger, 246
   2.2. La Femme, 250
   2.3. Le Métis, 253
3. La modernité : source inépuisable de décalages, 258



INTRODUCTION

Il arrive parfois que l'on ne sache plus, vraiment, quand on a commencé à écrire un livre. Celui-ci est né, peut-être, une nuit de décembre 1986. C'était dans un bar et devant un militant communiste grec. A un moment de la soirée, au détour de la conversation, il lui arriva de dire, avec une totale spontanéité : « Quand nous avons fait la Révolution d'octobre. »

Depuis lors, la phrase a fait partie de mes préoccupations intellectuelles. Ce livre doit, beaucoup, en tout cas, au long cheminement qu'elle a fini par avoir en moi. Son impact, au-delà de toute vantardise nocturne, venait de sa « spontanéité », de la fusion qu'elle opérait d'une identité subjective et d'une identité sociale, via une identification à l'Histoire, mais aussi de la rupture qu'elle établissait volontairement avec la marche « réelle » du monde au profit d'un accomplissement imaginaire. Son auteur, était encore, ou il croyait être, un personnage historique.

Au moment même où l'Histoire et l'emprise de l'historicisme étaient en train de perdre tout ancrage dans le réel, il s'énonçait sujet de l'Histoire. La distance était déjà grande, et elle n'a fait que se confirmer au cours des événements qui se sont produits depuis lors. Il est désormais clair que cette représentation, celle de l'emprise du discours sur les événements (grâce à un prétendu savoir capable de déceler les secrets de la Providence et la signification totale du devenir humain) n'est plus de mise. La crise intellectuelle a été relayée par l'effondrement des régimes l'empruntant dans

leurs discours, leurs mots. Implosion grandiose ! Pourtant, les écarts de ce type sont plus communs qu'on ne le dit.

« Quand nous avons fait la Révolution d'octobre » : ce militant était encore, même si c'était par recours à des éléments imaginaires, l'articulation de ce que la sociologie classique nous a accoutumés à regarder : l'enchevêtrement d'un système de valeurs, d'un ensemble de normes, d'une personnalité. Peut-être déjà à ce moment (ou seulement plus tard ?) la phrase sonnait-elle faux : pourtant, il était encore, et presque désormais de manière caricaturale, un « personnage social ». Depuis lors, nous n'avons pas fini de nous éloigner de ces représentations.

Je ne l'ai plus revu depuis des années, et j'ignore s'il est encore si sûr d'avoir fait la Révolution d'octobre. En tout cas, ce livre est entièrement traversé par la conscience de la fin de cet enchevêtrement vécu entre une image de l'Histoire et une conception de la société. Mais surtout, il s'attarde à démêler la nature de ces moments où la résolution du lien entre le symbolique et le social fait problème. Ce livre, dont l'hétérogénéité veut tenir lieu de souplesse analytique, ne parvient pas, entièrement, au terme de cette problématique. « Essai » plus que « réponse », il ne décèle pas la vérité « dernière » de ce processus, il veut, plus modestement, augmenter la visibilité dans nos vécus de la présence du « faux ».

La sociologie, comme bien d'autres disciplines herméneutiques, est confrontée à un problème majeur, placé à la base même de sa possibilité théorique. A savoir, l'absence de rapport univoque entre un signe et une action, et de surcroît, la possibilité permanente d'une « inflation » des signes dans la vie sociale. A ce problème de base, les réponses vont souvent osciller, suivant les auteurs, entre un retour à un réalisme (aussi critique ou réflexif soit-il) et un relativisme extrême (teinté ou non de nihilisme). Pour les premiers, il s'est toujours agi de trouver un lieu ou un acteur à partir desquels puissent s'énoncer le réel et se dénoncer les fausses apparences. Pour les autres, il s'est agi de nier cette possibilité, d'insister sur l'incommensurabilité des configurations symbo-

liques. La sociologie hésite alors, comme dans le débat classique, entre les tenants de l'Un et les partisans du multiple.

Ce problème a été, et il l'est encore pour beaucoup, pensé dans les termes propres au questionnement philosophique. Non pas que la question en elle-même soit « importée » dans la sociologie, mais parce que les termes dans lesquels cette problématique fut posée ne lui appartenaient pas vraiment. La solution pratiquée, et d'ailleurs la plus pratique, fut celle de se détourner de ces préoccupations « abstraites » ou « lointaines », en décrétant le « pluralisme interprétatif de la vie sociale ». Position consensuelle, elle cachait à peine les raisons réelles de son succès auprès de tant de sociologues : entre les fanatiques d'un réel pouvant être saisi et démasqué et les nihilistes des signifiants, cette position dégageait un espace de travail, permettant à la fois le pluralisme (et l'indifférence mutuelle), et s'accordant parfaitement bien aux soucis d'identités intellectuelles réciproques. Or, parfois, et non sans paradoxes, le prix à payer pour ce pragmatisme, supposant instaurer le cadre de la discussion, n'a été que l'abandon de bien des polémiques intellectuelles. Au fond, chaque génération parvenait à redécouvrir l'ancienne sagesse : le monde, riche et inépuisable, se contentait de la diversité des interprétations possibles.

Le cercle est évident. Sortir de ces présuppositions signifiait revenir aux extrêmes de départ ; encore plus, il ramenait, par nécessité, le débat sur le terrain de l'épistémologie. A terme, au problème du « vrai » et du « faux ». Et encore une fois, le sociologue, apprenti sorcier, se transformait en « philosophe », et trop souvent les discussions glissaient vers un domaine abstrait et éloigné de tout référent vécu.

C'est qu'en fait, lorsque ce problème a été posé, il l'a été, le plus souvent, sous le modèle implicite du rapport signe/réel. C'est ainsi que les désaccords, au sein d'une même situation, ont été souvent interprétés comme des effets sur la connaissance produits par une position donnée, des intérêts personnels, du poids des valeurs, ou encore, de la fausse conscience, voire de la mauvaise foi. Le problème étant toujours alors de répondre au pourquoi de la non-adéquation des signes au réel.

De fait, c'est de l'arbitraire des frontières propres à un

certain réalisme sociologique de bon aloi qu'il s'agit de se démarquer. Refuser la prétention de tous ceux qui parlent au nom du réel. Mais refuser aussi la prétention de tous ceux qui proclament la dissolution symbolique du social, soit sous la forme d'invariants logico-structurels, de signes détachés des objets, ou encore, de signes constituant à eux seuls le réel du social. La volonté de déchiffrer les structures symboliques sur lesquelles repose la vie sociale débouche alors souvent sur le rappel, lancinant et pétri de bon sens, du caractère symbolique de l'être-ensemble.

Pour sortir de ces impasses il faut, peut-être, déplacer la forme du questionnement. Ou plutôt, faire graviter l'interrogation du rapport entre les signes et l'action autour, et au sein, d'une des dimensions majeures de la modernité, la distance entre l'objectif et le subjectif, et l'autonomisation croissante du symbolique dans la modernité. En effet, dans la modernité, le propre du social est de n'être jamais saturé de significations : en son sein bien des représentations sont susceptibles, au moins pendant un certain laps de temps, d'être opérationnelles. Plus la modernité se développe et plus les significations sociales cessent, pour beaucoup, de se déployer sur « quelque chose » d'externe susceptible de leur opposer une limite ou une résistance. C'est pourquoi toute réflexion menée en parallèle avec d'autres objets scientifiques et qui finit, tôt ou tard, par trouver ou poser à sa base une certaine « réalité » (quelle qu'elle soit) trahit la nature propre du social. En fait, l'appel à une « réalité » n'est qu'un moyen pour échapper au problème du relativisme extrême auquel semble nous réduire une telle conception du social.

D'ailleurs, plus une société est moderne et plus une société se leste (en même temps) de deux dimensions : l'action se plie d'une part alors à une conduite d'information (elle circule en parfait accord avec des canaux préétablis), et d'autre part elle augmente son degré de sens subjectif (elle rencontre de moins en moins de « résistances »). En effet, c'est bien une illusion de croire que la texture de la signification est dans nos sociétés contemporaines plus épaisse, voire solide, du fait même de sa nature composite et de son enchevêtrement. Tous les éléments ont effectivement tendance à s'entremêler et à se maintenir mutuellement en place. Mais le

moment actuel est celui d'une grande autonomisation de l'imaginaire par rapport à tout support social réel, des décalages cessent pour beaucoup d'être des éléments « anormaux » de la vie sociale. Ces décalages visent autant des images de soi, des définitions des relations, ou le récit des événements. A la limite, on peut presque affirmer qu'un des traits spécifiques de la vie moderne provient justement de la relation entre les phénomènes sociaux et les dispositifs symboliques sur lesquels ils reposent.

Pour problématiser le rapport entre les signes et les acteurs, la notion de décalage nous semble pertinente. A condition de bien saisir, dès le départ, la portée de la notion. Le décalage, certes, désigne le moment, pratique ou intellectuel, où les dispositifs perceptifs glissent sur la surface des faits, là où on peut déceler un écart entre le réel et le symbolique. Mais ainsi conçue, la notion n'a pas de réalité heuristique. Quoi, en effet, de plus banal qu'un désaccord entre une représentation et un événement ? Mais surtout, cette conception nous ramène à l'implicite du questionnement sur la nature et la connaissance du « réel ».

Les textes proposés visent à détourner ce type de problématique, en allant vers l'étude concrète de quelques grandes formes de « solution » possible au lien signe/action. Les formes de décalages que nous nous efforcerons de dégager se veulent des formes structurant le rapport entre les signes et l'action. La question n'est plus alors de savoir quelle est la nature du lien entre les signes et le réel, ou quelles sont les raisons d'une mauvaise représentation, mais de démonter les parcours des signes dans le réel, en nous appuyant sur des situations où le sens « spontané » de leurs interconnexions peut être questionné. C'est ainsi que dans la presque totalité des études, nous avons essayé de nous placer du point de vue de l'acteur afin de reconstruire l'itinéraire des signes.

Autrement dit, il ne s'agit pas de savoir ce qu'est le « réel », ni non plus, à ce niveau d'analyse en tout cas, quelle est la « vérité » d'un dispositif symbolique. Le problème ne peut donc consister qu'en l'étude des parcours pratiques des dispositifs symboliques à partir de situations précises. La stratégie choisie consiste ainsi à questionner les moments où les individus ne peuvent plus faire ce qu'ils disent, sous peine

de « dérailler », ou encore, ne peuvent seulement dire ce qu'ils ne font plus.

Suivre le parcours des signes aux acteurs devrait nous permettre d'éviter deux écueils. Le premier concerne la connaissance du point de vue à partir duquel le « décalage » entre le signe et le réel est susceptible d'être énoncé, sinon, au moins implicitement, jugé. En effet, le décalage n'a pas besoin, pour être saisi, d'être ramené à un lieu privilégié, sorte de haut lieu de la vérité, à partir duquel il serait répertorié. Les formes du décalage ne sont observables qu'en elles-mêmes à travers les liens qu'elles établissent, dans leur déroulement, avec d'autres faits sociaux. Le deuxième concerne l'affirmation, même lorsqu'elle reste largement implicite, de la nature des « faits sociaux » en dehors, ou plutôt, au-delà de leur signification. Le « retour au réel » ne suppose pas une « réalité brute » confrontée à une « réalité sociale » : il ne s'agit que de saisir l'itinéraire de sens des actions.

En effet, il ne s'agit pas d'affirmer l'existence d'une quelconque « double » réalité : d'une part une réalité physique, externe, objective, liée à une « perception correcte », au sens commun, voire à une expérience « vérifiée » scientifiquement, et d'autre part une réalité constituée par des significations (quelle que soit par ailleurs la manière de concevoir ces dernières). Reste de « positivisme » (en tout cas de naïveté quant à l'existence en soi des faits) au cœur même d'une démarche se voulant constructiviste. Le social, dans la modernité, se suffit de plus en plus à lui seul : ses limites, ses chocs et son retour au « réel » n'adviennent que lorsqu'une action sociale « rencontre » un autre fait social ou entre en opposition avec lui.

Or, il n'y a pas de saisissement général de cette problématique. Les décalages sont toujours à délimiter, tant leur ressemblance formelle générale cache et détourne leurs très profondes dissimilitudes. Ici, c'est de l'itinéraire et de l'éclosion d'une idée-action enlisée dans l'imaginaire dont il s'agit ; là, c'est à l'inverse grâce à son support imaginaire qu'une action se dote du sens. Parfois, il peut s'agir d'analyser un acharnement délibéré par rapport à une représentation donnée quelque peu dénuée de contact avec le « réel », d'autres fois de démêler l'obstacle cognitif à l'ombre duquel un écart s'éta-

blit avec le cours des événements, voire le blocage d'une situation. Pas d'autre unité alors à l'œuvre que celle, d'ailleurs bien vide et dépourvue d'utilité analytique, de l'énonciation, très abstraite et générale, d'une interrogation sur les liens multiples entre les signes et les acteurs.

Parmi les formes diverses du rapport entre les signes et l'action, il en est trois qu'en raison de leur importance, nous avons retenues. La première, *le dérapage*, a lieu lorsque l'acteur, sous l'emprise de l'efficacité symbolique, vise, par tous les moyens, à se plier à ses injonctions ; la force de l'engagement imaginaire de l'acteur est parfois telle, qu'elle finit par le ramener d'elle-même à son point de départ. La deuxième, *la délimitation*, sans doute la forme la plus fréquente, désigne les situations dans lesquelles, même lors de forts écarts, les expériences continuent à être perçues, naturellement, et pendant longtemps, à l'aide de dispositifs symboliques périmés. La troisième, *la dépendance*, fait référence à des dispositifs symboliques dont la signification finale est subordonnée à d'autres dispositifs ; tension dans laquelle ces dispositifs trouvent à la fois leur raison d'être et une limite à leur efficacité symbolique (en effet, ce n'est que lorsque ces dispositifs se détachent de la matrice mère et s'autonomisent que le péril d'égarement symbolique est le plus grand).

Les textes qui suivent, même s'ils sont toujours l'illustration d'une forme de décalage, peuvent néanmoins être lus de manière indépendante, c'est dire jusqu'à quel point ils gardent une autonomie. En effet, tous abordent *la relation entre les signes et les acteurs*, et tous finissent par remettre en cause l'idée d'un accord immédiat et sans faille, entre les signes du système et les actions accomplies. Pour des exigences de clarté, nous procéderons d'abord à une brève présentation des contours de chacune des formes de décalage auxquelles nous nous sommes intéressés et ensuite, nous nous attacherons à des exemples concrets afin de tester la validité du modèle esquissé (nous avons veillé à ce que chaque figure de décalage soit illustrée à travers des analyses de type « micro » et « macro » sociologiques). Mais que la diversité des thèmes traités n'induise pas le lecteur en erreur. Ce livre a été résolumment conçu contre une exposition globale afin d'éviter les fausses polémiques et les conclusions triviales.

Mais il s'inscrit aussi contre le saisissement de cette problématique à partir d'un seul thème, le risque étant de se cantonner uniquement à un domaine particulier ou bien de se borner à une seule forme de décalage : une généralisation des résultats serait alors abusive. D'où le choix intellectuel retenu qui consiste, tout en partant d'une conception générale, à ne la faire émerger que dans des exemples divers, mais précis.

La préoccupation de préserver l'autonomie de chaque étude est pour beaucoup à la base des choix d'écriture effectués, où la forme de présentation se veut en correspondance étroite avec le thème abordé. La diversité des thèmes traités, gage de la plausibilité générale de l'idée présentée, nous contraint, afin de ne pas trop alourdir ou allonger le texte, à une présentation la plus directe possible d'un raisonnement à la « démonstration » duquel viennent se subordonner les références bibliographiques (bien qu'ici ou là, afin de rendre plus compréhensible une démarche, on ait esquissé quelques débats intellectuels).

Une forme d'exposition n'est jamais une méthode de recherche. Les textes qui suivent sont à cet égard de deux types. D'une part, surtout lorsque le problème est abordé dans une dimension « relationnelle », les textes sont le fruit de travaux de recherche qualitative, menés à l'aide d'entretiens semi-directifs, avec des acteurs directement concernés (c'est le cas des études consacrées à l'expérience amoureuse, au lien pédagogique, au racisme). D'autre part, et lorsqu'il s'est agi de construire la problématique à une plus « grande distance » de l'expérience immédiate des acteurs, ou bien de parler des phénomènes « macrosociologiques » ou « historiques », on a travaillé notamment à travers l'interprétation d'une littérature secondaire (c'est le cas des études sur la révolution, la gauche et le populisme). Enfin, la conclusion, que nous avons voulue en phase avec le mode d'exposition retenu, s'attachera à la source principale des décalages : la modernité.

PREMIÈRE PARTIE

DÉRAPAGE

On aurait pu insister à propos des deux textes qui suivent sur leur entrecroisement évident, et si souvent répété. Quoi en effet de plus habituel que de parler de la révolution en termes d' « élan », « mythe », devoir-être, de sacrifice et de don de soi, voire tout simplement, en termes à peine laïcisés, avec les mots de l'expérience amoureuse. Quoi, en retour, de plus séduisant que d'étudier l'amour comme une révolution, personnelle et duale, une sorte de transformation radicale de soi-même et du regard sur le monde, sinon du monde tout court. A la limite, c'est l'histoire naturelle même de ces deux événements qui se ressemble fortement : le réveil, l'engagement, la partition du monde à l'aide d'une fracture vécue rarement intelligible en elle-même à partir d'elle-même, la déception désabusée. La révolution comme l'amour étant alors, si souvent, décrits avec la métaphore d'un changement des états de « température ».

Pourtant si les deux textes sont ici présentés ensemble, c'est pour de tout autres raisons. Ce n'est pas leur lien d'expérience qui nous a fait nous intéresser à eux, mais bien leur similitude symbolique quant à leurs capacités respectives à donner une unité à un monde personnel en donnant une totalité interprétative au monde. L'une, la révolution, dans la sphère publique, l'autre, le récit amoureux, dans le domaine privé : à condition de bien saisir qu'ici le « public » ne veut rien dire d'autre que le sens allant de l'Histoire à l'individu, et que le « privé » témoigne plutôt du parcours inverse. Mais dans les deux cas, il y a une totalisation achevée du monde.

Et si une certaine déraison des signes est repérable au sein de la vie sociale, elle doit être surtout évidente, là où les prétentions totalisantes des dispositifs symboliques sont plus fortes, denses et exclusives. Le dérapage est souvent l'avenir nécessaire d'un présent symbolique trop plein. Idée qui serait un constat d'évidence (tant les « écarts » peuvent être grands), si l'on n'oubliait jusqu'à quel point, lorsqu'un de ces dispositifs symboliques totalisants opère, tout déni de leur vérité ou toute mise en garde contre eux sont perçus comme « absurdités » ou « trahisons ». De ce point de vue, il serait bon que l'écrasement de la révolution nous aide à pressentir le danger inscrit au cœur même du récit amoureux contemporain.

A cet égard, que les choses soient claires dès le départ. Il ne s'agit pas, à travers la logique de dérapage symbolique décrite, de supposer un désaccord quelconque entre un monde de signes et le réel tout court. Les dispositifs symboliques étudiés tout au long de ce livre le sont en tant que pratiques sociales, c'est-à-dire que les « signes » sont étudiés non pas lorsqu'ils font référence à quelque chose d'extérieur à eux mais dans la mesure où ils permettent le déploiement de certaines pratiques. Les analyses proposées viennent alors exemplifier non pas l'écart entre les « signes » et le « réel », mais la description des formes pratiques successives par lesquelles on peut cerner une dérive. Le dérapage est alors le moment d'emballement d'un dispositif, lorsque sa « clôture » symbolique est achevée, c'est-à-dire, une fois la terre promise atteinte, lorsque l'insatisfaction vécue ou l'impossibilité pratique d'y rester, contraignent à une fuite en avant aussi vaine, qu'à terme, impossible.

Le problème pour beaucoup consiste à dissoudre la frontière entre les signes et le réel tout en préservant la nécessité de définir leur interaction en termes d'effets réciproques, afin de garder leur identité mutuelle. En fait, il s'agit de dédoubler le modèle du signifié et du signifiant, de le rendre réversible : au travers de la forme du dérapage, autant le « réel » que les « signes » peuvent être, tour à tour, saisis en tant que signifiants ou signifiés de l'autre. Soyons clairs : le réel est le signifié du signe, mais le signe peut être le signifié du réel. C'est ce renversement que nous allons étudier dans les deux

exemples qui suivent. Dans les deux cas analysés, les pratiques sociales opèrent comme signifiants d'une réalité symbolique prise en tant que signifié : les « pratiques sociales » font alors figure de « symbolique ».

La transposition généralisée du signifiant et du signifié, le revirement de l'un en l'autre, est le point d'achèvement du dérapage, même si une situation aussi extrême est rarement atteinte. Mais la notion ne doit pas nous faire oublier le caractère malgré tout différent de ces deux ordres, les signes et les conduites. Le fait que les pratiques sociales puissent jouer le rôle de signifiants ne suppose pas, pour autant, qu'elles aient une même nature symbolique que les signes. L'épaisseur en est différente. Et les conséquences qui en découlent. Le social n'est jamais un langage : l'action peut devenir le signifiant d'un dispositif symbolique jouant le rôle du signifié, mais elle-même garde une toute autre épaisseur, elle reste contrainte et obstacle, ce qui empêche de la confondre avec une pure formalisation. Autrement dit, dans le dérapage (et seulement au sein de ce processus), l'opposition de nature entre les signes et le réel ne tient pas. Dès lors, il s'agit d'une distinction mouvante qui se répète au sein de chaque dispositif symbolique et de chaque pratique sociale, plutôt qu'une distinction entre deux ordres de réalité.

En effet, ces transpositions entre le réel et les signes ne peuvent pas être déduites à partir d'un système causal qui déterminerait implacablement le sens de ces processus. C'est que le sens de cette forme n'est jamais à limiter au seul jeu de signes. La transposition n'est interprétable qu'à partir de l'expérience et du sens qu'elle a pour l'acteur. C'est pourquoi, suivre le fil de ces transpositions fait parvenir à un domaine qui reste extérieur à l'horizon de sens dans lequel se pense établi l'acteur. C'est le moment du « retour » de l'acteur à la case de départ. Un mouvement qui pèse lourd parce qu'il ramène l'acteur au « déjà vu » : c'est la fin de l'inversion du réel en tant que signifiant. Forme sans doute limite, le dérapage est une des possibilités (et une des tentations) de la modernité.

A moins de renoncer à son identité primordiale, la sociologie ne peut pas abandonner l'étude de l'individu au profit du discours, réduire la signification aux systèmes de conven-

tion, en transformant et réduisant l'acteur à un effet des logiques du système agissant en lui. Ce risque est grand lorsqu'on aborde les dispositifs symboliques et leur engrenage dans le réel : il serait alors trop facile de réduire les conduites à l'application, pour hétérogène qu'elle soit, de quelques formes d'articulation entre le social et le symbolique. Si les formes de ces relations ont une quelconque utilité heuristique, elles ne l'ont qu'en tant que jalons au sein de l'étude de l'action sociale.

Le cas de l'expérience amoureuse et l'itinéraire de l'idée révolutionnaire nous semblent, de ce point de vue, éclairants. Dans l'amour, à la suite de la rencontre des nouvelles donnes sociales (l'augmentation de sa présence figurative, la crise des mécanismes traditionnels de socialisation, le nouveau rapport que les institutions entretiennent avec lui) et du maintien d'un récit amoureux romantique, le sentiment s'exprime par un discours de plus en plus éloigné de toute expérience réelle et donnant lieu à un ensemble de « dysfonctionnements » vécus. Constat encore plus fort, et dramatique, lors de la transposition entre le « réel » et le « symbolique » dans le cas de la révolution. L'avatar de l'idée révolutionnaire nous permet de saisir, dans tous ses excès, trois possibilités symboliques : là ou le dispositif symbolique est tout juste « devant » les faits, là où le dispositif symbolique permet de penser une Histoire qui se fait tout en se pensant se faire, enfin, là où le dispositif symbolique est en « opposition » ouverte avec les faits sociaux à représenter ou à animer.

Chapitre 1

La conspiration de l'Amour

Bien sûr, l'expérience amoureuse n'est pas en elle-même nouvelle mais elle se leste, désormais, de nouveaux attributs. Face à la crise identitaire qui assaille bien des acteurs, le basculement repéré entre le privé et le public et le brouillage de leurs frontières respectives, l'Amour prend de nouvelles dimensions. Il devient un mode d'intégration sociale. Avec la dérégulation sociale et l'affaissement des rôles sociaux, et au moment où les formes de mobilisation collective et des institutions de socialisation entrent en crise, l'irruption de l'affectif fait, pour certains, figure de lien social.

Or cette évolution est concomitante à celle de l'expérience sentimentale elle-même. Jusqu'à une époque récente, l'Amour était un sentiment rare ou inexistant dans la vie de bien des individus. D'ailleurs, même s'il n'a jamais vraiment été interdit, il n'était qu'au mieux toléré. Enfin, peu présent dans la vie des gens, le sentiment amoureux était largement subordonné aux contrôles communautaires ou aux stratégies familiales (faut-il encore rappeler que le mariage était traditionnellement davantage un contrat entre deux patrimoines qu'une affaire de lien amoureux ?)[1]. Aujourd'hui, ce silence et cette retenue explosent. L'Amour devient un « impératif » de

1. Ainsi, par exemple, R. Hoggart pouvait signaler dans les années 50 que dans la littérature populaire la passion amoureuse n'étais jamais mise au-dessus de la vie familiale heureuse et rangée. Cf. R. Hoggart, *La culture du pauvre*, Paris, Minuit, 1970, p. 168-169.

notre société[1], parfois sous couvert de normativité psychologique ou en tant que moment indispensable de la maturation affective[2]. Partout on essaye de lui rendre la vie plus facile et de lui donner vie. Mais surtout, c'est à l'ombre de l'extension des images que l'Amour s'impose. Il est représenté partout : dans la plupart des films, des romans, des chansons, des publicités, ainsi que dans bien des conversations ou des pensées silencieuses.

Implicitement l'expérience amoureuse, telle qu'on l'aborde ici, est à distinguer d'au moins deux autres ordres. D'une part, investie à travers son récit principal, elle a tendance à établir un écart avec la sexualité, voire le désir. Certes, cette distinction ne va pas de soi et bien des auteurs refusent toute différence entre la sexualité et l'érotisme, tandis que d'autres essayent à l'inverse même de creuser le fossé. Pourtant, dans le récit de l'expérience amoureuse, on fait souvent « spontanément » recours à la distinction[3]. D'autre part, l'Amour est ici traité exclusivement à travers les dimensions vécues du récit amoureux et non pas dans ses significations métaphysiques de

1. La famille n'étant probablement dans cette perspective qu'un cas avant-coureur des transformations en cours dans les relations entre l'Amour et les institutions. Si pendant longtemps l'Amour était un fait mineur ou absent dans la vie du couple, c'était parce qu'il était toujours subordonné à d'autres exigences sociales de l'institution. A l'inverse, maintenant c'est le sentiment amoureux qui commande l'entrée, voire la pérennité du couple. Bref, de plus en plus, c'est l'Amour qui fonde l'institution et non plus l'inverse. Voir pour ce point, L. Roussel, *La famille incertaine*, Paris, Odile Jacob, 1989, et le bilan de F. de Singly (éd.), *La famille, l'état des savoirs*, Paris, La Découverte, 1991. Pour une vision historique faisant remonter à la moitié du XIX[e] siècle l'ébranlement de la famille par l'Amour romantique, voir E. Shorter, *Naissance de la famille moderne*, Paris, Seuil, 1977.

2. Par là, on ne met absolument pas en cause l'importance de l'Amour dans le processus de construction de la personnalité (avec, par exemple, la formation d'une identité à travers la projection sur un autre des images diffuses de soi, ou l'entrée dans l'intimité comme période d'affirmation de son identité en bonne voie de formation). Cf. E. Erickson, *Adolescence et crise*, Paris, Flammarion, 1972. Par contre, il s'agit de mettre en cause un certain discours « normalisant », voire « moralisant », de l'Amour, là où on prône comme message aux jeunes « que d'être aimé est moins important que d'aimer ». Voir à ce propos, E. Fromm, *L'art d'aimer*, Paris, L'Epi, 1980.

3. On fait implicitement le pari qu'une analyse sociologique de l'expérience amoureuse est possible en dehors d'une analyse « matérialiste » du problème du corps (à travers l'étude du régime patriarcal et le contrôle de la reproduction). Néanmoins, l'Amour est à la croisée de certains axes d'une sociologie du corps, à savoir la relation entre le désir et la raison, l'individuation et le lien à autrui. Pour des développements dans cette dernière direction, cf. B. S. Turner, *The Body and Society*, Oxford, Basil Blackwell, 1984.

relation originelle à autrui, quelles que soient par ailleurs les relations possibles à établir entre ces différents registres.

C'est de la rencontre de ces deux ordres de faits (la transformation en cours du lien social et la généralisation du discours amoureux) que l'Amour se leste de nouvelles significations sociales. Bien des jeunes placent dans le couple une partie importante de leurs espoirs de maturation émotionnelle[1]. Ou encore, et comme cela a été constaté dans des organisations déréglées[2], il est clair que plus le sentiment d'intégration s'estompe, plus l'expectative de reconnaissance de la part d'autrui, *a fortiori* par l'Amour, devient central.

Néanmoins, le discours amoureux est particulièrement inadéquat à sa « nouvelle » tâche d'intégration sociale[3]. Le recours à l'Amour en tant que « modèle » d'intégration est un leurre. Non pas que l'Amour ne se laisse pas apprivoiser par l'institutionnel mais parce qu'à travers sa formulation idéale transmise par le récit amoureux l'Amour est plus une source de déstabilisation individuelle que d'insertion sociale. D'ailleurs, si l'institutionnel se tourne aujourd'hui vers l'Amour, c'est justement parce que, contrairement à ce que n'a cessé de répéter depuis des siècles le discours amoureux, tout est prévisible dans l'Amour. L'Amour est alors, aujourd'hui, la réponse illusoire à la transformation des contraintes externes, au manque de sérénité intérieure et à l'absence de sens. C'est de cette nouvelle « fonctionnalité » et de « l'impunité critique » de l'Amour qu'il est question ici, à un moment où le récit amoureux n'est plus, comme il l'a été, un discours critique du monde.

L'Amour, ou plutôt, le récit principal de l'expérience amoureuse est un récit morbide, cause de bien des malaises

1. Le processus a une signification psychologique nouvelle par rapport au monde traditionnel dans lequel c'était le fait de s'installer et d'avoir des enfants qui signalaient l'entrée dans la vie adulte.

2. Et en tout premier lieu l'université où, comme on le verra, face à la massification, l'irruption de l'affectif tient parfois lieu de lien pédagogique.

3. Une position ambiguë est à ce sujet présente chez J.-C. Kaufmann, qui s'attarde sur les effets contradictoires de l'idéologie amoureuse dans le maintien du couple : d'un côté, elle permet de refouler l'idée que l'élection du conjoint est le résultat d'un choix rationnel (en rendant par là plus solide le lien conjugal), mais de l'autre côté, la passion amoureuse et son exigence développent toute une série de nouvelles formes d'instabilité conjugale. Cf. J.-C. Kaufmann, *Sociologie du couple*, Paris, PUF, 1993, p. 36-37.

individuels. Il s'agit donc de questionner cette expérience, à deux niveaux qui pour beaucoup ne font qu'un, le vécu et l'imaginaire, et de s'interroger sur ses constantes et les malaises dont il est source[1].

Pour ce faire, on procédera en trois étapes. D'abord, il faudra circonscrire le propre de l'expérience amoureuse. Ensuite, analyser plus en détail quelques éléments récurrents du récit amoureux. Enfin, « revenir » aux amants afin de saisir la manière dont ils éprouvent l'Amour et les dérèglements produits par le récit amoureux.

1 | Les deux niveaux de l'expérience amoureuse

L'Amour n'est jamais seulement une expérience des sens. Il est toujours vécu dans un va-et-vient entre le réel et l'imaginaire[2]. Certes, il n'y a pas d'expérience sociale sans représentation culturelle, mais dans l'Amour le poids du symbolique est particulièrement déterminant. Répétons-le : l'Amour n'existe pas « en soi », en dehors ou au-delà de toute représentation culturelle, voire d'une mise en scène théâtrale. L'Amour n'est rien d'autre qu'un discours capable de produire des sensations par des mots et il n'y a pas, bien sûr, d'expérience brute de l'amour. L'Amour est déjà toujours symbolisé et il n'est peut être rien d'autre que symbolique. En bref, les amants n'existent jamais, seul existe l'Amour[3].

Dans l'Amour, en réalité grâce au discours amoureux qui

1. Ce texte s'appuie sur une série d'entretiens semi-directifs auprès de jeunes entre 18 et 25 ans, pour la plupart issus des couches moyennes. Il est certain que bien des affirmations qui suivent devront être nuancées au regard de l'expérience des classes populaires ou d'autres tranches d'âge. Néanmoins, nous croyons que dans sa colonne vertébrale le raisonnement peut, à quelques modifications près, être largement généralisé.

2. Voir à ce sujet les notes saisissantes de Ch. Grivel, La place d'amour, *in* D. Coste et M. Zéraffa (éd.), *Le récit amoureux*, Colloque de Cerisy, Seyssel, Champ Vallon, 1984, p. 101-127.

3. Autrement dit, si quelque chose comme l' « hyperréel » de Baudrillard existe dans la vie sociale c'est avant tout ici dans l'expérience amoureuse. Pour cette notion de l'hyperréel comme toujours « déjà reproduit », voir J. Baudrillard, surtout *L'échange symbolique et la mort*, Paris, Gallimard, 1976, et *Simulacres et simulation*, Paris, Galilée, 1981.